

# RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES CAUSES DE LA RICHESSE DES NATIONS

## Adam SMITH

*Cet ouvrage, publié la première fois en 1776, et régulièrement réédité depuis (Garnier-Flammarion, 1991, 2 tomes, 1168 p.), est une oeuvre majeure de la science économique. Très clair, très pédagogique et émaillé de nombreux exemples historiques, ce livre présente les concepts économiques fondamentaux ainsi que les principes de l'économie politique moderne libérale. Dans cet ouvrage, Adam Smith fonde la science économique : il lui donne son objet (l'enrichissement des nations) ; il y montre les erreurs des économistes l'ayant précédé ; il propose les paradigmes qui serviront de base aux futurs débats économiques.*

*Smith s'oppose ouvertement aux mercantilistes (qu'il nomme « les partisans du système mercantile ») et il affirme que leurs propositions sont contraires à l'intérêt des nations. En revanche, il loue le libéralisme des physiocrates qui se sont toutefois trompés sur la définition de la richesse. Pour Smith, la richesse provient de la production de biens, qu'il faut donc favoriser, notamment par le « laissez faire ».*

## 1. LA RICHESSE DES NATIONS PROVIENT DU TRAVAIL PRODUCTIF

### A - LA DIVISION DU TRAVAIL

**L'opulence d'une nation s'explique par la « division du travail [qui] aussi loin qu'elle peut être portée, amène un accroissement proportionnel dans la puissance productive du travail ».** Pour illustrer ce phénomène, Smith prend l'exemple d'une manufacture d'épingles. Sans division du travail, un ouvrier seul aurait bien du mal à produire 20 épingles dans une journée ; en revanche, dans la petite manufacture prise en exemple par Smith, les 10 ouvriers qui se partagent les 18 opérations nécessaires pour faire une épingle parviennent à produire 48 000 épingles par jour, soit une moyenne de 4 800 épingles par ouvrier.

Trois raisons principales expliquent que la division du travail permette d'augmenter la force productive

- l'accroissement de l'habileté : *« la division du travail, en réduisant la tâche de chaque homme à quelque opération très simple et en faisant de cette opération la seule occupation de sa vie, lui fait acquérir nécessairement une très grande dextérité »*
- le temps gagné à ne pas passer continuellement d'une tâche à une autre ;
- l'emploi des machines que la division du travail rend possible.

**La division du travail provient du penchant universel des hommes à échanger, à troquer ;** ainsi, ils se sont peu à peu spécialisés dans les travaux dans lesquels ils étaient les plus habiles.

Cette volonté d'échanger provient du besoin qu'ont les

hommes d'agir pour leur intérêt. *« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils portent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme. »*

Le degré de division du travail résulte de l'étendue du marché ; lorsque les échanges sont nombreux, la production peut être importante et donc la division du travail peut être forte.

Pour le moindre vêtement porté par un ouvrier ou pour le moindre meuble, des dizaines voire des centaines de bras sont nécessaires. *« La division du travail est ce qui, dans une société bien gouvernée, donne lieu à cette opulence qui se répand jusque dans les dernières classes du peuple. »*

**Tout travail n'est pas productif.** *« Il y a une sorte de travail qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce ; il y en a un autre qui n'a pas le même effet. Le premier, produisant une valeur, peut être appelé travail productif ; le dernier, travail non productif »* Les services disparaissent

dès qu'on les rend, le travail qui est à leur origine est donc improductif ; le travail des domestiques, du souverain, des magistrats... peut être utile, mais il n'est pas productif car il ne crée pas de valeur. « Un particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvriers fabricants ; il s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques.

### **B - LA VALEUR DES MARCHANDISES**

**Il faut distinguer la valeur en usage de la valeur en échange.** La valeur en usage résulte de l'utilité de la marchandise et la valeur en échange exprime la faculté que donne la possession de cette marchandise pour acheter d'autres marchandises ; la valeur en échange représente donc le prix réel de la marchandise. « *Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter ; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant au contraire n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises* ».

### **La valeur en échange des marchandises provient du travail nécessaire à leur production.**

Lorsque quelqu'un achète une marchandise, il achète en réalité le travail d'autrui. « *Le travail est la mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise.* » La valeur des marchandises provient donc de la quantité de travail nécessaire pour les produire.

L'unité utilisée lors de l'achat d'une marchandise n'est pas le travail qui est pourtant la mesure réelle de la valeur car chaque unité de travail n'est pas identique. On utilise donc l'or et l'argent qui sont des marchandises dont la valeur résulte de la quantité de travail nécessaire pour les extraire et les apporter sur le marché. Ces métaux ont une valeur fluctuante qui interdit toute comparaison des prix sur le long terme. Ainsi, l'abondance de métaux précieux peut expliquer la diminution de la valeur de ces métaux et donc l'augmentation des prix : « *quand des mines plus abondantes viennent à être découvertes, une plus grande quantité de métaux précieux est apportée au marché, et la quantité des autres choses propres aux besoins et aux commodités de la vie contre lesquels ils doivent s'échanger, étant la même qu'auparavant, des quantités égales de ces métaux s'échangeront nécessairement contre des quantités plus petites de ces choses.* »

Les métaux précieux ne peuvent donc mesurer la valeur réelle des marchandises ; le travail est leur prix réel ; « l'argent n'est que leur prix nominal ». « Par exemple, chez un peuple de chasseurs, s'il en coûte habituellement deux fois plus de peine pour tuer un castor que pour tuer un daim, naturellement un castor s'échangera contre deux daims et vaudra deux daims. »

### **C - LE CAPITAL DETERMINE LA QUANTITE DE TRAVAIL PRODUCTIF**

**Il existe différentes sortes de capital.** Quand on dispose d'une richesse, on peut l'utiliser de différentes façons : « *la première est cette portion réservée pour servir immédiatement à la consommation* », c'est le fonds de consommation ; ensuite, on peut espérer en tirer un revenu et donc l'utiliser en achetant des capitaux fixes ou des capitaux circulants. Le capital fixe comprend « *1° toutes les machines utiles et instruments d'industrie qui facilitent et abrègent le travail ; 2° tous les bâtiments destinés à un objet utile [...] ; 3° les améliorations de la terre [...] ; 4° les talents utiles acquis par les habitants ou membres de la société* ». « *Le capital circulant se compose des vivres, des matières et de l'ouvrage fait de toute espèce, tant qu'ils sont dans les mains de leurs marchands respectifs, et enfin de l'argent qui est nécessaire à la circulation des choses.* »

**Il y a plusieurs façons d'utiliser le capital :** on peut l'employer à fournir le produit brut (agriculture, mines, pêches) ; à manufacturer ; à transporter et faire du commerce de gros ; à faire du commerce de détail. Toutes ces utilisations sont nécessaires et permettent d'employer du travail productif et donc de créer de la valeur, mais le capital le mieux employé est celui qui fournit le produit brut ;

« *aucun capital, à somme égale, ne met en captivité plus de travail productif que celui du fermier [...]. Après l'agriculture, ce sera le capital employé en manufactures, qui mettra en activité la plus grande quantité de travail productif et qui ajoutera la plus grande valeur au*

*produit annuel. Le capital employé au commerce d'exportation est celui des trois qui produit le moins d'effet ».*

Le développement agricole doit donc être une priorité et la première étape sur la marche du progrès, mais il a souvent été entravé par l'interdiction d'exporter des grains et par les entraves sur le commerce intérieur. Si les progrès agricoles favorisent le développement des manufactures, en retour, l'accroissement de la richesse des villes profite à l'agriculture, « *premièrement, en fournissant un marché vaste et rapproché pour le produit brut du pays* », et deuxièmement, car « *les richesses que gagnèrent les habitants des villes furent souvent employées à acheter des terres* ».

La proportion de travail productif dans un pays provient en grande partie de la proportion du produit utilisé à former du capital. Elle dépend donc de l'épargne qui permet d'augmenter le capital et donc d'occuper des travailleurs productifs. L'épargne est donc une grande vertu économique. « *Tout prodigue paraît être un ennemi du repos public, et tout homme économe un bienfaiteur de la société.* » Heureusement, la passion à dépenser est passagère, « *mais le principe qui nous porte à épargner, c'est le désir d'améliorer notre sort ; désir qui en général, à la vérité, est calme et sans passion, mais qui naît avec nous et ne nous quitte qu'au tombeau* ».

Les particuliers sont donc généralement économes, ce qui est rarement le cas des gouvernements qui peuvent, par leurs dépenses, appauvrir la nation. « *C'est donc une souveraine inconséquence et une extrême présomption, de la part des princes et des ministres, que de prétendre surveiller l'économie des particuliers et restreindre leur dépense [...]. Ils sont toujours, et sans exception, les plus grands dissipateurs de la société.* »

## **2. LA RÉPARTITION DES REVENUS**

### **A - LES TROIS SOURCES DE REVENU : SALAIRE, PROFIT ET RENTE**

« *Le produit du travail n'appartient pas toujours tout entier à l'ouvrier.* » Le plus souvent, il doit partager avec le propriétaire du capital qui le fait travailler et qui reçoit un profit et parfois avec le propriétaire du sol qui reçoit une rente. Seul le travail donne la valeur aux marchandises, mais de celle-ci naissent trois revenus : le salaire, le profit et la rente.

Le prix de toutes les marchandises qui composent le produit annuel (production totale du pays) se distribue entre les différents habitants en fonction de ces trois revenus. « *Salaire, profit, rente sont les trois sources primitives de tout revenu, aussi bien que de toute valeur échangeable. Tout autre revenu dérive, en dernière analyse, de l'une ou de l'autre de ces trois sources.* »

Le salaire permet la subsistance des travailleurs et de leurs familles. « *Les ouvriers désirent gagner le plus possible ; les maîtres, donner le moins qu'ils peuvent ; les premiers sont disposés à se concerter pour élever les salaires, les seconds pour les baisser.* » Mais le rapport de force est inégal, et les maîtres ont presque toujours l'avantage dans les luttes. Il existe toutefois un niveau de salaire au-dessous duquel il est impossible de descendre, c'est le salaire de subsistance : « *il faut de toute nécessité qu'un homme vive de son travail, et que son salaire suffise au moins à sa subsistance ; il faut même quelque chose de plus dans la plupart des circonstances ; autrement il serait impossible au travailleur d'élever une famille, et alors la race de ces ouvriers ne pourrait durer au-delà de la première génération* ».

Dans la réalité, le salaire est généralement supérieur au salaire de subsistance, et cela pour plusieurs raisons

- lorsque la croissance économique est forte (il s'agit bien de la croissance et non du degré de richesse d'un pays), le besoin de main-d'oeuvre augmente et la rareté des bras fait augmenter les salaires ;
- le salaire de subsistance permet de faire survivre le salarié dans le pire des cas l'hiver, quand les prix sont élevés et dans une région où le travail est bon marché ; dans toutes les autres situations, le salaire assure un pouvoir d'achat supérieur au minimum vital ;
- certains maîtres prennent conscience que des salaires plus élevés peuvent rendre le travail plus productif. « *Une subsistance abondante augmente la force physique de l'ouvrier ; et la douce*

*espérance d'améliorer sa condition et de finir peut-être ses jours dans le repos et dans l'aisance, l'excite à tirer de ses forces tout le parti possible. Aussi verrons-nous toujours les ouvriers plus actifs, plus diligents, plus expéditifs là où les salaires sont élevés. »* Smith exhorte alors les maîtres à plus d'humanité dans leurs relations avec les salariés ; eux-mêmes y ont tout à gagner.

**Le profit est le revenu du capital.** *« Quand les capitaux de beaucoup de commerçants sont versés dans un même genre de commerce, leur concurrence mutuelle tend naturellement à en faire baisser les profits, et quand les capitaux se sont pareillement grossis dans tous les différents commerces établis de la société, la même concurrence doit produire le même effet sur tous. »*

Plus une société se développe, plus le profit (au sens de taux de profit) est faible. *« La concurrence des capitalistes fait hausser les salaires du travail et fait baisser les profits. »*

Selon Smith, le profit est la raison principale de la cherté des produits : *« Nos marchands et nos maîtres manufacturiers se plaignent beaucoup des mauvais effets des hauts salaires, en ce que l'élévation des salaires renchérit leurs marchandises, et par-là en diminue le débit, tant à l'intérieur qu'à l'étranger ; ils ne parlent pas des mauvais effets des hauts profits ; ils gardent le silence sur les conséquences fâcheuses de leurs propres gains ; ils ne se plaignent que de celles du gain des autres ».*

**L'intérêt rémunère des fonds qui sont, pour la plupart du temps, utilisés dans l'objectif de faire du profit.** Le taux d'intérêt n'est pas déterminé par la quantité de monnaie en circulation ou par la valeur de l'argent, mais il résulte du taux de profit (il ne peut jamais le dépasser). Lorsque le taux de profit est élevé, de nombreux capitalistes empruntent et le taux d'intérêt augmente ; si le taux de profit est faible, les emprunteurs seront rares et donc le taux d'intérêt diminue.

**La rente est le revenu du propriétaire foncier.** Smith considère que le propriétaire foncier est dans un rapport de force favorable avec le fermier ; il va alors être en mesure d'exiger la rente la plus élevée pour l'usage du sol. La rente *« est naturellement un prix de monopole. »* Elle est *« le prix le plus élevé que le fermier est en état de payer ».* Plus le prix de la marchandise est élevé, plus le propriétaire exigera une rente élevée. La rente résulte donc du prix. *« Le taux élevé ou bas des salaires et des profits est la cause du prix élevé ou bas des marchandises ; le taux élevé ou bas de la rente est l'effet du prix. »*

Le développement économique et tous les progrès, qu'ils proviennent des terres ou de l'augmentation de la force productive du travail, ont tendance, d'une manière indirecte, à faire augmenter la rente des terres. *« L'intérêt du rentier, comme celui du salarié qui voit sa rémunération augmenter quand la richesse nationale s'accroît est donc inséparablement lié à l'intérêt général de la société. Au contraire, l'intérêt des commerçants et maîtres manufacturiers s'oppose à l'intérêt de la société. »*

## **B - LE REVENU DE LA NATION**

Il faut distinguer le revenu brut du revenu net : tout le revenu de la société ne peut être utilisé à la consommation car une partie de celui-ci sert à renouveler et à entretenir le capital. *« Le revenu brut de tous les habitants d'un grand pays comprend la masse totale du produit annuel de leur terre et de leur travail ; leur revenu net est ce qui leur reste franc et quitte, déduction faite de ce qu'il faut pour entretenir premièrement leur capital fixe, secondement, leur capital circulant. »*

**Il faut aussi distinguer le revenu et l'argent,** même si les individus font généralement une confusion entre les deux. *« Le montant des pièces de métal qui circulent dans une société ne peut jamais être égal au revenu de tous ses membres. Comme la même guinée qui paye aujourd'hui à un homme sa pension de la semaine peut payer demain celle d'un autre, et après-demain celle d'un troisième, il faut de toute nécessité que le montant des pièces de métal qui circulent annuellement dans un pays soit d'une bien moindre valeur que la totalité des pensions qui se paient annuellement avec. »*

L'augmentation de la quantité de monnaie, par exemple par l'émission de papier monnaie, peut favoriser l'augmentation du revenu comme en témoigne l'accroissement de la richesse induite par

le développement de secteur bancaire. En effet, si le papier est utilisé dans les échanges intérieurs, cela permet d'utiliser davantage d'or pour importer des produits de l'extérieur. Mais l'abondance de papier monnaie risque de faire augmenter les prix et de provoquer la méfiance du public qui peut entraîner des banqueroutes bancaires.

### **3. LA CRITIQUE DU MERCANTILISME**

#### **A - L'INTERET DU COMMERCE NE RESIDE PAS DANS L'OR**

**La véritable richesse n'est pas monétaire.** « *Dans le langage ordinaire, Richesse et Argent sont regardés comme absolument synonymes.* » C'est pour cela que les différentes nations se sont appliquées à amasser de l'or et de l'argent, en cherchant à limiter les importations et à favoriser les exportations. Pourtant, « *il serait vraiment trop ridicule de s'attacher sérieusement à prouver que la richesse ne consiste pas dans l'argent ou dans la quantité des métaux précieux, mais bien dans les choses qu'achète l'argent et dont il emprunte toute sa valeur, par la faculté qu'il a de les acheter* ». La marchandise a un double avantage : comme l'argent, elle peut servir de moyen d'échange ; contrairement à l'argent, elle peut être consommée. L'intérêt du commerce ne réside donc pas dans la possibilité d'accumuler les métaux précieux.

**Le commerce extérieur est doublement avantageux.** « Quels que soient les pays entre lesquels s'établit le commerce, il procure à chacun de ces pays deux avantages distincts. Il emporte ce superflu du produit de leur terre et de leur travail pour lequel il n'y a pas de demande chez eux, et à la place il rapporte en retour quelque autre chose qui y est demandé. Il donne une valeur à ce qui leur est inutile, en l'échangeant contre quelque autre chose qui peut satisfaire une partie de leurs besoins ou ajouter à leurs jouissances. [...] En ouvrant un marché plus étendu pour tout le produit du travail qui excède la consommation intérieure, il encourage la société à perfectionner le travail, à en augmenter la puissance productive, à en grossir le produit annuel, et à multiplier par-là les richesses et le revenu national. Pourtant, pour amasser les métaux précieux, l'objet de l'économie politique fut longtemps d'entraver les importations et d'encourager les exportations.

#### **B LES EFFETS DES ENTRAVES A L'IMPORTATION**

**Chaque pays doit produire les produits pour lesquels il est avanta<sup>g</sup>é et importer les produits pour lesquels il est désavanta<sup>g</sup>é.** Les droits de douanes ou les prohibitions offrent un monopole à l'industrie nationale. Mais, puisque la production nationale est de toute façon limitée par la quantité de capital disponible, ce monopole ne peut en rien augmenter le produit annuel. Smith affirme que ces entraves à l'importation sont soit inutiles soit nuisibles. « *Si le produit de l'industrie nationale peut être mis au marché à aussi bon compte que celui de l'industrie étrangère, le précepte est inutile ; s'il ne peut pas y être mis à aussi bon compte, le précepte sera, en général, nuisible. La maxime de tout chef de famille prudent est de ne jamais essayer de faire chez soi la chose qui lui coûtera moins cher à acheter qu'à faire. (...) Si un pays étranger peut nous fournir une marchandise à meilleur marché que nous ne sommes en état de l'établir nous-mêmes, il vaut bien mieux que nous la lui achetions avec quelque partie du produit de notre propre industrie, employée dans le genre dans lequel nous avons quelque avantage.* »

Ainsi, en utilisant notre capital pour les produits pour lesquels nous sommes avanta<sup>g</sup>és, et en produisant ces produits au-delà de nos besoins, nous pouvons les échanger contre des produits qui auraient exigé davantage de travail pour les produire. Au final, cela permet d'augmenter la richesse de la nation. « *Tant que l'un des pays aura ces avantages et qu'ils manqueront à l'autre, il sera toujours plus avantageux pour celui-ci d'acheter du premier, que de fabriquer lui-même.* »

**La sauvegarde de la balance du commerce n'est pas nécessaire.** La balance du commerce est très difficile à connaître exactement et la volonté d'en améliorer le solde a comme résultat principal de développer la contrebande. La seule balance qu'il est nécessaire d'avoir positive n'est pas la balance du commerce, mais la balance entre la production et la consommation : il faut que la production soit largement supérieure à la consommation pour que le capital augmente.

**Toutefois, le protectionnisme est parfois nécessaire.** Le protectionnisme est nécessaire ou acceptable dans les cas suivants :

- « *quand une espèce particulière d'industrie est nécessaire à la défense du pays* » ; ainsi, Smith défend les actes de navigation en arguant qu'ils contribuent à maintenir les vaisseaux et les matelots nécessaires à la défense nationale ;
- « *quand le produit de l'industrie nationale est chargé lui-même de quelque impôt dans l'intérieur* » ;
- en cas de représailles envers une nation qui elle-même est protectionniste ;
- lorsqu'une industrie était jusqu'alors protégée, il peut être nécessaire « *que la liberté du commerce ne soit rétablie que par des gradations un peu lentes, et avec beaucoup de circonspection et de réserve* », de façon à ne pas faire disparaître soudainement des activités, ce qui priverait de nombreuses personnes d'emploi et de revenu.

### C - LA POLITIQUE MERCANTILISTE NUIT A L'ECONOMIE

**Les mesures qui encouragent les exportations nuisent à la concurrence.** Les primes à l'exportation et les traités de commerce bilatéraux n'ont d'autres conséquences que de nuire à la concurrence et de favoriser certains producteurs ou certains marchands au détriment d'autres et au détriment du marché intérieur. « *L'effet des primes, comme celui de tous les autres expédients imaginés par le système mercantile, ne peut donc être que de pousser par force l'industrie du pays dans un canal beaucoup moins avantageux que celui dans lequel elle serait entrée naturellement de son plein gré.* » Seule la « *restitution de droits* », qui consiste dans le remboursement, pour les produits exportés, de la taxe intérieure sur l'industrie nationale, est acceptable.

**La colonisation est globalement critiquable.** « L'extravagance et l'injustice sont, à ce qu'il semble, les principes qui ont conçu et dirigé le premier projet de l'établissement de ces colonies ; l'extravagance qui faisait courir après les mines d'or et d'argent, et l'injustice qui faisait convoiter la possession d'un pays dont les innocents et simples habitants, bien loin d'avoir fait aucun mal aux Européens, les avaient accueillis avec tous les témoignages possibles de bonté et d'hospitalité, quand ils avaient paru pour la première fois dans cette partie du monde. » Les pays colonisateurs ont gagné la possibilité d'importer une multitude de marchandises diverses et d'exporter l'excédent de leur production. « Par une conséquence de ces découvertes, les villes commerçantes de l'Europe, au lieu d'être les manufacturiers et les voituriers seulement d'une très petite partie du monde, sont devenues maintenant les manufacturiers des cultivateurs nombreux et florissants de l'Amérique ; elles sont devenues les voituriers et, à quelques égards aussi, les manufacturiers de presque toutes les différentes nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. » Mais les fruits de la colonisation sont bien mal partagés ; les commerçants, notamment les compagnies exclusives (comme la Compagnie des Indes orientales) qui profitent du monopole du commerce avec un pays, en tirent le plus grand profit, au détriment de la population. « *De telles compagnies exclusives sont donc un mal public, sous tous les rapports ; c'est un abus toujours plus ou moins incommode aux pays dans lesquels elles sont établies, et un fléau destructeur pour les pays qui ont le malheur de tomber sous leurs gouvernements.* »

**En conclusion, le mercantilisme propose l'enrichissement du pays, mais produit totalement l'inverse.** Le protectionnisme et le mercantilisme nuisent aux consommateurs. « *Il n'est pas bien difficile de décider quels ont été les inventeurs de tout ce système ; ce ne sont pas à coup sûr les consommateurs, dont l'intérêt a été totalement mis de côté, mais bien les producteurs, à l'intérêt desquels on a porté une attention si soigneuse et si recherchée.* » En voulant favoriser les producteurs, les mercantilistes se trompent d'objectif. « *La consommation est l'unique but, l'unique terme de toute production.* »

En revanche, Smith reconnaît les mérites des physiocrates français, notamment de François Quesnay. « *En représentant la richesse des nations comme ne consistant pas dans ces richesses*

*non consommables d'or et d'argent, mais dans les biens consommables reproduits annuellement par le travail de la société, et en montrant la plus parfaite liberté comme l'unique moyen de rendre cette reproduction annuelle la plus grande possible, sa doctrine paraît être, à tous égards, aussi juste qu'elle est grande et généreuse ». Mais « néanmoins, l'erreur capitale de ce système paraît consister en ce qu'il représente la classe des artisans, manufacturiers et marchands, comme totalement stérile et non productive ».*

#### **4. L'INTERVENTION DE L'ÉTAT DOIT ÊTRE LIMITÉE**

##### **A LE PRINCIPE DE LA MAIN INVISIBLE**

**Il faut laisser faire la main invisible.** « *Chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. A la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société [...] ; il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui ne rentre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre en rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler.* »

Il ne faut pas que l'État nuise à la liberté individuelle : « *Tout homme, tant qu'il n'enfreint pas les lois de la justice, demeure en pleine liberté de suivre la route que lui montre son intérêt, et de porter où il lui plaît son industrie et son capital, concurremment avec ceux de toute autre classe d'hommes* ».

**La régulation par le marché doit être respectée.** « *Chacun des divers emplois du travail et du capital, dans un même canton, doit nécessairement offrir une balance d'avantages et de désavantages qui établisse ou qui tende continuellement à établir une parfaite égalité entre tous ces emplois* », sinon les individus quitteraient les emplois les moins avantageux pour les plus avantageux. Cela ne signifie pas que les rémunérations doivent forcément être identiques ; elles varient selon des critères qui modifient les avantages et les inconvénients de chaque emploi : pénibilité, difficulté de l'apprentissage, responsabilité demandée... De la même façon, certaines circonstances comme la sûreté ou le risque peuvent faire varier la rémunération du capital. Toutes ces circonstances créent des inégalités dans les rémunérations mais pas dans la somme des avantages et des inconvénients de chaque emploi. Celle-ci sera toujours semblable pour tous les emplois sauf si l'État intervient et nuit à la parfaite liberté, par exemple « *en restreignant la concurrence* » (Smith cite les privilèges exclusifs des corporations), « *en augmentant la concurrence dans quelques emplois au-delà de ce qu'elle serait naturellement* » (Smith cite les aides à l'éducation qui attirent trop de personnes dans certaines professions) et « *en gênant la libre circulation du travail et des capitaux* » (Smith cite les lois sur les pauvres qui les attachent à leur paroisse).

##### **B L'ÉTAT DOIT LIMITER SON INTERVENTION A TROIS DOMAINES**

« *Dans le système de la liberté naturelle, le souverain n'a que trois devoirs à remplir ; trois devoirs, à la vérité, d'une haute importance, mais clairs, simples et à la portée d'une intelligence ordinaire.*

« *Le premier, c'est le devoir de défendre la société de tout acte de violence ou d'invasion de la part des autres sociétés indépendantes.* » Plus la société est développée, plus ces dépenses sont importantes, d'une part parce que les perfectionnements concernant les armes les rendent plus chères et d'autre part, parce qu'en raison de ces perfectionnements, l'armée doit être une armée d'experts bien entraînés. Il faut donc une armée de métier qui doit être entretenue aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre.

« *Le second, c'est le devoir de protéger, autant qu'il est possible, chaque membre de la société contre l'injustice et l'oppression de tout autre membre, ou bien le devoir d'établir une administration exacte de la justice.* » Ces dépenses s'accroissent aussi avec le développement et l'enrichissement de la société.

*« Le troisième, c'est le devoir d'ériger et d'entretenir certains ouvrages publics et certaines institutions que l'intérêt privé d'un particulier ou de quelques particuliers ne pourrait jamais les porter à ériger ou à entretenir, parce que jamais le profit n'en rembourserait la dépense à un particulier ou à quelques particuliers, quoique à l'égard d'une grande société ce profit fasse beaucoup plus que rembourser les dépenses. »*

Il s'agit d'ouvrages publics comme les grandes routes, les ponts, les canaux navigables, les ports... et des dépenses d'éducation. L'État doit se charger de ces activités, mais la dépense doit incomber autant que possible aux personnes qui en bénéficient. Ainsi, il faudrait mettre des péages sur les routes de façon à ce que ceux qui voyagent contribuent davantage à leur financement que le reste de la société. En ce qui concerne l'éducation, il est préférable que ceux qui en profitent la financent ; l'action de l'État doit surtout se centrer sur l'éducation des plus pauvres. *« L'éducation de la foule du peuple, dans une société civilisée et commerçante, exige peut-être davantage les soins de l'État que celle des gens mieux nés et qui sont dans l'aisance »*. Smith critique vivement l'instruction religieuse.

### **C - L'IMPOT DOIT ETRE JUSTE ET EFFICACE**

Un impôt juste et efficace doit obéir à quatre maximes

- *« Les sujets d'un État doivent contribuer au soutien du gouvernement, chacun le plus possible en proportion de ses facultés, c'est-à-dire en proportion du revenu dont il jouit sous la protection de l'État » ;*

- *« La taxe ou portion d'impôt que chaque individu est tenu de payer doit être certaine, et non arbitraire » ;*

- *« Tout impôt doit être perçu à l'époque et selon le mode que l'on peut présumer les moins gênants pour le contribuable » ;*

- *« Tout impôt doit être conçu de manière à ce qu'il fasse sortir des mains du peuple le moins d'argent possible au-delà de ce qui entre dans le Trésor de l'État, et en même temps à ce qu'il tienne le moins longtemps possible cet argent hors des mains du peuple avant d'entrer dans ce Trésor »*

**Smith préconise certains impôts et en rejette d'autres.** Il accepte les impôts sur la rente foncière et sur le loyer des maisons qui lui semblent plus efficaces que l'impôt sur le profit. D'une part, parce qu'ils sont moins arbitraires : *« la quantité et la valeur de la terre qu'un homme possède ne peuvent jamais être un secret, et peuvent toujours se constater avec une grande précision. Mais la somme totale de ce qu'il possède en capital est presque toujours un secret »*. D'autre part, parce qu'ils ne risquent pas de faire fuir les capitaux à l'étranger : *« la terre est une chose qui ne peut s'emporter, tandis que le capital peut s'emporter très facilement »*. Il s'oppose aux impôts sur les salaires qui font forcément augmenter ces derniers (qui sont des salaires de subsistance) et donc augmenter les prix. Il s'oppose aussi aux impôts par capitation (impôt par tête dont le taux varie selon la fortune) car l'évaluation de la fortune ou du rang est soit arbitraire soit source d'inégalités. Smith est toutefois favorable à l'impôt sur certains objets de consommation - pas sur les produits de première nécessité puisqu'il induirait une augmentation des salaires et donc des prix - mais sur les objets de luxe (importés ou produits sur le sol national) dont certains sont consommés par toutes les catégories sociales, même les plus pauvres (comme le tabac ou la bière). Le principal défaut de cet impôt est sa lourdeur ; il exige de nombreux officiers répartis sur tout le territoire. Smith est aussi favorable aux différents péages pour l'utilisation des ouvrages publics.

**La dette de l'État est préjudiciable à l'économie.** L'État a tendance à s'endetter car il n'épargne pas en temps de paix ; *« le défaut d'économie, en temps de paix, impose la nécessité de contracter des dettes en temps de guerre »*. L'État se repose sur la bonne volonté qu'ont les citoyens de lui

prêter de l'argent dans les situations exceptionnelles. Lorsque la dette s'accumule, la seule solution pour l'État d'échapper à la banqueroute devient la dévaluation de la monnaie par rapport à l'or. Smith pense que l'État doit mieux gérer son budget ; il doit augmenter ses recettes grâce à l'augmentation de l'impôt, et éventuellement diminuer ses dépenses, par exemple en abandonnant les colonies lorsqu'elles coûtent beaucoup et ne rapportent rien : « *ce sont tout au plus des dépendances accessoires, une espèce de cortège que l'empire traîne à sa suite pour la magnificence et la parade* ».

*Le livre de Smith est d'une grande richesse ; de nombreux auteurs s'en sont inspirés. Le courant classique, dont Smith est le principal représentant, reprend, parfois en les radicalisant, certaines analyses de La richesse des nations ; ainsi, Malthus craint l'augmentation de la population et préconise de ne plus aider les pauvres alors que Smith voyait dans l'accroissement démographique une conséquence du développement économique ; Ricardo préconise le libre-échange, pour tout produit et pour tout pays, alors que Smith acceptait des exceptions au dogme libre-échangiste. La théorie de Smith sera aussi reprise par Marx qui lui emprunte l'analyse de la valeur-travail. C'est dans le courant libéral que l'influence de La richesse des nations est la plus prégnante : l'utilitarisme, l'autorégulation du marché, la théorie quantitative de la monnaie... trouvent leur source dans l'œuvre de Smith. Pourtant, il faut noter que Smith propose un libéralisme modéré ; il accepte certaines interventions de l'État, par exemple dans les échanges extérieurs ou pour promouvoir l'éducation des plus déshérités.*

SOURCE : Sous la dir de M. Montoussé, 100 fiches de lecture, Bréal, 1998